cher d'importance. L'avenir lui importait peu ; rien que d'y songer lui enlevait le charme du présent.

— Alors dit-elle encore, je suis chez moi, ici ?

— Tant que tu voudras.

La singulière réponse ! Les larmes en vinrent aux yeux de la pauvre Anna ; mais elle les refoula bien vite, de peur de laisser une mauvaise impression à Arthur. Cependant elle répliqua :

— Je ne changerai jamais, moi !

Puis elle lui raconta comment les choses s'étaient passées chez elle. Elle ne pleurait pas, mais combien ça l'aurait soulagée de donner un libre cours à ses larmes. Elle se rattraperait quand elle serait seule.

— Eh bien, dit-elle, en terminant, ai-je eu raison de m'en aller, de le planter là ?

Arthur avalait la pilule sans faire trop de grimaces.

— C'est entendu ! Nana, tu aurais dû le lâcher plus tôt, le vieux pochard. Il y a beau jour que je te disais de venir t'installer dans ma boîte.

— Je veux y entrer par la grande porte, voilà tout.

— C'est pas tout ça, dit-il, le prince Nicolas Alvaroff nous attend, en son hôtel de l'avenue de Villiers.

— Je m'en moque pas mal ! s'écria Anna.

Après avoir échappé au père Bonacieux, voilà qu'on la menaçait d'un Cosaque ! Mais Arthur, prévoyant cette rebuffade, avait préparé son discours.

— Écoute, ma belle, les affaires avant tout ! Nicolas me gobe et comme tapissier et comme ami ! Y a pas à dire non ; Nicolas et moi, nous faisons la paire. Seulement le magot est de son côté.

— Je me moque de son magot comme de sa figure !

— Si tu le voyais, son magot, vingt à trente millions, à ce que disent les journaux bien informés.

— Il en aurait cent, ton Cosaque, que ça ne suffirait pas pour me tenter de faire sa connaissance.

— S'agit pas de cela, Nana ! Soyons pratiques !

— Les affaires avant tout ! répéta Arthur, les affaires honnêtes, s'entend ! Donc, je te disais que le prince, il me gobe et comme tapissier et comme ami. Il doit me faire une commande importante, sans passer par mon magasin. J'aurai à lui remettre à neuf son mobilier de salon. Or, comme il ne sait pas ce que coûtent les étoffes, encore moins la main-d'œuvre, je me promets de l'estamper dans les grands prix. Tu ne voudrais pas me faire manquer cette occasion ?

— Moi ! mais je n'y puis rien ; vous n'avez aucun besoin de ma présence pour choisir des étoffes, pour faire vos prix.

— J'ai promis à Nicolas que nous l'emmènerions avec nous en promenade. Il s'ennuie, ce pauvre ami ; il a besoin de distraction.

— Alors, faudra l'amuser, ton Cosaque ?

— C'est bien simple ! son idée, à Nicolas, c'est de voir comment les ouvriers de Paris se la coulent douce le dimanche. Où c'est l'mal ? Je te le demande, où c'est l'mal ?

— Une idée de fou, quoi !

— De fou ou de millionnaire, c'est kif-kif. Ces gens-là, vois-tu, Nana, à force de passer le temps en rigolades de toutes sortes, finissent par les avoir épuisées toutes, et alors...

— Il leur faut du nouveau.

— Où c'est l'mal ?

Avec son bon sens de fille du peuple, Anna ne pouvait s'expliquer l'étrange fantaisie du prince Nicolas Alvaroff ; cela n'entraînait pas dans sa cervelle.

— C'est égal, fit-elle en descendant l'escalier de son nouveau logis, voilà notre beau dimanche gâté.

Jamais plus radieux soleil de printemps n'avait égayé le jour qui appartient au Seigneur et qui fait la fortune des gargoniers de la banlieue parisienne.

Les rues étaient encombrées d'endimanchés des deux sexes se rendant aux stations d'omnibus ou aux gares de chemins de fer. Tous ces braves gens, fiers de leur toilette nouvelle, s'en allaient à la conquête de l'air qui leur est si parcimonieusement distribué à la maison par messieurs les propriétaires. Les enfants trottaient à la suite des parents, heureux de se trouver dehors, avides de mouvement et d'espace.

Mais tous les Parisiens, de Paris ou d'ailleurs, ne connaissent pas les plaisirs du dimanche. C'était le cas du prince. Il avait passé les trois quarts de sa nuit au cercle, et, bien qu'y ayant gagné une dizaine de mille francs, il dormait encore au moment où ses invités se présentèrent à l'hôtel.

— Monseigneur n'est pas levé, leur dit Ivan, le fidèle valet de chambre du millionnaire ; mais il m'a donné l'ordre de le réveiller dès votre arrivée. Il ne sera pas long à s'apprêter. Si monsieur et madame veulent bien prendre la peine de passer au petit salon, ils y trouveront des rafraîchissements.

Anna tirait déjà Arthur par le bras.

— Allons-nous-en, disait-elle ; ce sera pour une autre fois... puisqu'il dort.

Arthur, tout décontenancé, se laissait entraîner vers la porte ; c'eût été vraiment par trop cruel de réveiller Nicolas.

— Vous direz à monseigneur, dit-il au domestique, que nous regrettons d'être venus si matin, mais que nous nous sommes fait scrupule de troubler son repos. J'aurai l'honneur de le voir cette semaine et de prendre ses ordres.

A ce moment un coup de sifflet retentit dans l'antichambre. Cela venait d'un cornet acoustique placée à portée de la main, contre la muraille.

— Un instant, fit Ivan, c'est monseigneur lui-même qui vous appelle. Conformément à ses ordres, je l'avais averti au moyen de la sonnette électrique.

Arthur s'arrêta sur le seuil de la porte. Le valet de chambre appliqua son oreille à l'orifice du cornet, écouta et dit :

— Monseigneur désirerait vous parler. Veuillez prendre la peine de l'écouter.

Il lui passa le cornet. Et, de son lit, le prince Nicolas Alvaroff envoya ces mots au tapissier :

— Excusez-moi. Je vous demande un petit quart d'heure, vingt minutes au plus, pour m'apprêter. Pendant ce temps-là, mon cocher attelera la calèche. Vous avez emmené madame ?

Arthur mit le cornet à sa bouche et répondit :

— Oui, mon prince.

Anna, très intriguée, était rouge d'impatience. Le prince n'avait pas fini ses questions.

— Quel temps fait-il ?

— Superbe, répondit encore Arthur.

— C'est parfait. Attendez-moi au petit salon.

Arthur connaissait à fond les dispositions de l'hôtel de son ami Nicolas. Il conduisit Anna dans un délicieux salon Louis XV, aux meubles ouvragés et recouverts de soie claire. Sur une petite table, des rafraîchissements variés.

— Monsieur et madame voudront bien prendre la peine de se servir, dit Ivan ; je vais aider monseigneur à s'habiller.

Il sortit, ouvrant et refermant la porte sans faire le moindre bruit.

— Nous sommes chez nous, dit aussitôt Arthur en remplissant deux verres de madère.

Anna n'osa pas s'asseoir sur ces meubles éclatants de fraîcheur comme s'ils sortaient de chez le tapissier.

— Hein ! fit Arthur, c'est chouette chez mon ami Nicolas ; c'est un peu plus rupin que chez le père Charvet ! Assieds-toi donc et fais comme moi, c'est-à-dire trempe un biscuit dans ton vin.

— Je n'ai ni faim ni soif, dit Anna.

Elle ajouta, à la manière des enfants qui se déplaisent où on les a conduits :

— Je voudrais bien m'en aller.

— Et le prince !

— Il ferait mieux de rester au lit, ton Cosaque. Dormir, à pareille heure ! par ce temps-là ! un dimanche !

Elle haussait les épaules avec une indignation comique.

— Nicolas, dit Arthur, est libre de faire de la nuit le jour et du jour la nuit, selon son bon plaisir. Quand on est riche à millions, ça n'est pas pour vivre comme le pauvre monde.

Anna caressait du bout du doigt l'étoffe d'un fauteuil

— Tout de même, fit-elle, il y en a pour de l'argent, rien que dans cette pièce.

— Qu'est-ce que tu dirais si tu voyais le grand salon, avec ses tableaux de maîtres. Tu ne le croirais pas, eh bien, l'un de ces tableaux a coûté à Nicolas cent soixante-quinze mille balles.

— Il est donc bien grand, ce tableau ?

— Comme ton mouchoir de poche ; mais c'est un Meissonier.

— Meissonier ? connais pas !

Arthur choqua son verre contre celui d'Anna, le vida d'un trait et le remplit immédiatement. Anna mouilla à peine ses lèvres dans le sien.

— Est-il heureux, ce Nicolas ! fit Arthur, il n'y a point de fantaisie qu'il ne puisse se payer. Vrai, si jamais il se marie, je ne plaindrai pas la princesse. Avec ça, gentil comme un amour qui aurait laissé pousser sa barbe !

Cet éloge allait contre son but. Il rappelait à Anna le boniment que le père lui faisait de M. Bonacieux. Elle se méfiait. Cet hôtel luxueux ne lui inspirait aucune idée d'ambition. Elle se demandait ce qu'elle faisait là ; elle sentait bien que ce n'était pas sa place. Son franc regard plongeait dans celui d'Arthur sans pouvoir y découvrir la pensée secrète du mauvais plaisant.

Un instant, il baissa les yeux : tant d'amour et de fidélité, au sein même de l'opulence, finissait par attendrir ce cœur de roc. Et ce n'était pas sans une certaine fierté qu'il se voyait l'idole d'une belle fille comme Nana.

Mais voici Nicolas en personne, Nicolas Alvaroff, un des membres les plus distingués de la colonie russe. Anna ne lui avait encore accordé qu'un coup d'œil indifférent. Quant à Nicolas, il la trouvait charmante.